

Marie-Claire MUSSAT, *Dans le sillage de Chopin : le pianiste Henri Kowalski (1841-1916)*, Le Pays de Dinan, 2014, 208 p., ill. n. b. et coul.

En 1892, en Australie, à Sydney, un citoyen polonais fort lié à la France reçoit une double distinction : les plus hautes personnalités locales signent un livre d'or qu'elles lui remettent tandis que la France le fait officier d'Académie. Cet homme est Henri Kowalski. Il est le fils d'un officier polonais émigré en France par suite des tourments de son pays et de la descendante d'une famille noble irlandaise et bretonne établie à Dinan. Ses parents se fixent à Paris, en relations étroites avec le milieu des émigrés polonais, parmi lesquels Chopin. Souhaitant faire de l'un de ses enfants un musicien, mais ne sachant lequel, Kowalski père en confie le choix... à un phrénologue, qui désigne Henri. Peu après, ayant étudié ses gammes, le jeune garçon a la chance de jouer au piano devant Chopin qui, le trouvant doué, l'encourage ; ce point de vue valait bien celui du phrénologue ! Chopin suggère à Henri d'étudier le piano avec tels de ses propres disciples. Entré au conservatoire, Henri y devient le condisciple de Massenet avec qui il se lie d'amitié. Sa formation achevée, il décide à 20 ans de se faire pianiste soliste. Outre ses qualités sonores et le répertoire qu'il suppose, l'instrument tient une place éminente dans les salons bourgeois, en Europe et par-delà les mers : il est symbole d'ascension sociale. Henri se produit bientôt en concert, à Paris dans les salles les plus prestigieuses, mais aussi en province, suivant les traces de Liszt qui parcourut la France entière. Il est aussi invité à jouer en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, en Espagne. À son répertoire il inscrit les œuvres des grands maîtres, tels Chopin et Beethoven. Il se lance par ailleurs dans la composition et ses concerts comprennent de ses propres créations. Il aura composé pendant toute sa vie. Parmi ses quelque 300 œuvres, plus de la moitié est écrite pour piano et on y relève l'influence marquée de Chopin, son modèle, celle aussi de Liszt, comme dans l'un de ses plus grands succès, la *Marche hongroise*. Il produit aussi, selon le goût du temps, des paraphrases d'opéras, de Verdi ou Donizetti, et des airs pour chant : il laisse soixante et onze mélodies. Il tente de se lancer dans le lyrique avec divers ouvrages dont *Gilles de Bretagne* ou *Vercingétorix*, sans grand écho. Ses nombreux succès, ses triomphes même, il les aura dus, sa vie durant, à ses qualités de pianiste virtuose et à ses œuvres pour piano. Ne fut-il pas surnommé « premier pianiste du monde » ou encore le « Chopin du Sud » ?

Henri Kowalski n'aurait été qu'un pianiste virtuose et un compositeur estimé, s'attirant les ovations de ses publics, c'eût été déjà beaucoup. Mais il fit plus encore. Il souhaite faire connaître la musique française et européenne des plus larges auditoires. Ses séjours lointains en témoignent. Dès 1869, il est invité à se produire aux États-Unis et au Canada en compagnie d'autres interprètes dont Sarasate qu'il a déjà côtoyé en Europe. Il y connaît de beaux succès, recevant du public américain des « siffles », le summum des ovations ! Il retourne en Amérique du Nord, notamment en 1876. Ces différents séjours vont lui inspirer des œuvres. C'est surtout en Australie qu'il va donner la pleine mesure de ses nombreux talents.

Il se rend à Melbourne en 1880 : il représente la France à l'Exposition internationale, c'est dire la réputation qui est la sienne. De Melbourne à Sydney, en quatorze mois, il donne plus de cent concerts et déchaîne l'enthousiasme du public et de la critique. On l'a présenté à son arrivée, il est vrai, comme le premier pianiste d'Europe et d'Amérique. Il propose à ses concerts de ses propres œuvres, des improvisations et laisse une grande place aux Romantiques tels Beethoven, Chopin ou Liszt. Il élargit son répertoire, remontant à Haydn et Mozart, et même à Bach, Haendel et Rameau. Après quelques années passées en Europe, il repart pour l'Australie et s'établit à Sydney : il y reste de 1885 à 1896. Il y devient le chef d'un orchestre d'amateurs puis concourt à la création d'une formation de professionnels. On relève l'éclectisme de ses programmes : *Le Messie* de Haendel avec une soprano bientôt célèbre sous le nom de Nellie Melba, des œuvres allant de Mozart à Grieg ou Saint-Saëns en passant par Mendelssohn, Rossini, Chopin bien sûr, Schumann, Liszt, Dvorak, Bellini, Gounod et d'autres encore. Il se consacre à l'enseignement, prenant part à la création d'écoles et à la formation d'un conservatoire. Lui-même donne des leçons de piano et devient un professeur de légende au point qu'on parle d'une « École Kowalski » du piano. Pour favoriser la plus large diffusion de la musique, il organise des « concerts-promenades » qui connaissent un grand succès. Plus tard, ce seront des « causeries-récitals », mêlant conférence et musique en rapport avec le thème traité. Kowalski a également voulu rapprocher musique savante et traditions populaires et ses improvisations s'y prêtaient à merveille. Son long séjour à Sydney lui a permis enfin de favoriser la diffusion de la musique française : il donne des œuvres de Massenet, Gounod, Saint-Saëns, Auber, entre autres. Et il crée, en compagnie du facteur Pleyel, « *The French Musical Instruments Depot* », pour assurer cette diffusion en proposant nombre de partitions et même la vente d'instruments, ce qui sert la cause des facteurs français. Son départ de Sydney est pour lui une déchirure. Lors de sa dernière apparition au piano, le 29 octobre 1896, il interprète la *Grande polonaise* de Chopin et c'est encore le grand maître qui lui inspire une mélodie où il exprime la douleur du départ : n'est-elle pas l'arrangement, pour chant et piano, de l'une des mazurkas ?

La Pologne, toujours présente chez Kowalski, ne serait-ce que par les œuvres de Chopin, l'Australie... et Dinan. Kowalski a épousé une comédienne réputée, par ailleurs cantatrice, et fort riche de surcroît, La Ferraris. Celle-ci a acquis le château du Chêne-Vert en Plouër et Henri s'y est installé. Mais à son retour d'Australie, c'est à Dinan et sur la Côte d'Émeraude qu'il s'établit. Dinan le reconnaît comme l'un des siens et a suivi, à distance, ses succès internationaux. Il se produit au Casino, à son piano, donnant du Chopin, du Grieg, du Liszt et de ses propres compositions. C'est là qu'il introduit les « causeries-récitals » avec notamment une séance, en 1913, consacrée à Chopin et des œuvres exclusivement de ce dernier. Il participe en 1902 aux cérémonies organisées pour l'inauguration de la statue de Du Guesclin. Il anime par ailleurs la vie musicale et mondaine de la Côte d'Émeraude, se produisant

régulièrement à Dinard. Quelques mois après sa mort, survenue en 1916, un hommage solennel lui est rendu en l'église Saint-Sauveur de Dinan, devant une foule immense : l'une de ses élèves interprète au grand orgue la *Marche funèbre* de Chopin.

Au fil des pages, nous notons le regard que porte Kowalski sur la musique, opposant tradition et modernité. Lui-même entend transmettre l'héritage de Chopin, tentant de rester fidèle à la sensibilité du Maître. Il se situe dans la continuité des pianistes virtuoses et compositeurs, tels Chopin lui-même ou Liszt. On le dit comme habité par l'âme même de Chopin. Et pour lui, l'émotion que l'on ressent à écouter la musique du maître polonais ne sera jamais rendue aussi bien par un puissant Steinway que par les Pleyel et les Érard qui laissent toute leur place à la sensibilité, à l'intime. Par ailleurs, s'il fait l'éloge d'Auber ou Gounod, par exemple, des compositeurs romantiques, ou encore de Bellini et Donizetti, il critique la nouvelle école française, notamment Debussy et Ravel. Il a certes connu le début du siècle mais sa sensibilité le rattache avant tout aux grands noms du Romantisme.

Un enseignement intéressant que nous tirons des voyages de Kowalski au-delà des mers est relatif à la culture musicale des pays qu'il a parcourus. Le programme de ses concerts, les immenses succès qu'il a connus, le regard avisé des critiques nord-américains comme australiens montrent combien la musique européenne y était parfaitement connue et appréciée. Sa diffusion fut d'ailleurs favorisée par le développement de ces jeunes nations : on a pu établir que l'extension du réseau ferré aux États-Unis avait concouru à faire connaître les œuvres de Chopin.

Nous croisons, au hasard de la lecture, d'illustres noms. Hors les compositeurs que jouait Kowalski, il y a les interprètes qu'il a côtoyés, comme Nellie Melba ou Sarasate. On relève une mention du chef d'orchestre Bülow, le gendre de Liszt ; Kowalski joue en soliste à New York auprès d'un orchestre dirigé par Offenbach. Nous rencontrons également Sarah Bernhardt et le tragédien Mounet-Sully.

Immense pianiste et compositeur à succès, Kowalski fut un acteur de premier plan de la vie musicale à travers le monde, pendant un demi-siècle. L'homme était par ailleurs constamment disponible, généreux comme le montrent ses nombreux concerts de bienfaisance et son rôle en matière d'enseignement. Il fut surtout l'inlassable interprète de l'œuvre de son maître indirect, son compatriote polonais auquel il voua sa vie durant un véritable culte. Comment s'étonner dès lors du double hommage dont il fut l'objet en 1892 à Sydney ? Il est tombé de nos jours dans l'oubli, ce qui peut apparaître injuste, mais *Sic transit gloria mundi*. La biographie de Marie-Claire Mussat, de longue date passionnée par le musicien²⁷, lui rend ainsi honneur. Elle s'est appuyée pour cela sur le riche fonds Kowalski acquis par la bibliothèque de Dinan et sur un dépouillement systématique de la presse française et étrangère :

27. Cf. son article dans le t. LXXIV, 1996, des *Mémoires*, « Le pianiste-compositeur Henri Kowalski (1841-1916) : un grand voyageur », p. 253-272.

près de 450 notes sont pour beaucoup des références à des articles de critiques. Elle a établi un catalogue des œuvres de Kowalski, par genres musicaux. Relevons encore une iconographie riche et variée, avec comme fleuron quatorze couvertures de partitions du compositeur, joliment illustrées dans le goût de l'époque. Qu'un léger regret nous soit cependant permis, qui ne saurait porter gravement atteinte aux mérites de ce fort beau volume : un index des noms de compositeurs n'aurait-il pas facilité toute recherche diachronique sur le répertoire de Kowalski ?

Michel MARÉCHAL